
| RESEARCH ARTICLE

Postmodern Ethics and Desire for Purity in *The Human Stain* by Philip Roth

Éthique postmoderne et désir de pureté dans *The Human Stain* de Philip Roth

Daniel Tia

Department of English, American Studies, University of Felix Houphouët-Boigny, Abidjan, Cote d'Ivoire

Corresponding Author: Daniel Tia, **E-mail:** yawajanet@yahoo.com

| ABSTRACT

Roth's oeuvre, and specifically *The Human Stain* (2000), stands as a site of ontological dehiscence where the aporias of postmodern subjectivity are diffracted. While traditional exegesis has long dwelt on the mechanisms of racial passing or the Saturnine dimension of Nathan Zuckerman, a shadow remains regarding the strictly ethical dimension of this yearning for limpidity which, under the guise of immanent justice, verges on semiotic terrorism. To this end, it is necessary to interrogate how the ideal of absolute transparency, this hygienization of the Logos, obliterates the complexity of being to substitute it with a simulacrum of purity. Furthermore, does the quest for purity in postmodern America not paradoxically constitute an obliteration of the human by reducing the subject to a peremptory epithet? To what extent does the dialectic between Coleman Silk's sovereign self-invention and the collective drive for lustration reveal the failure of a postmodern ethics unable to tolerate the alterity of the trace? This study thus proposes to examine the irreducible antinomy between the impulse for societal catharsis, this endeavor to purge the social body of all moral dross and the irreducibility of the stain, understood as the indelible idiosyncrasy of existence. In order to provide an efficient answer to this inquiry, the present exegesis aims to decrypt the paradigm of purity as a coercive tool within the narrative, so as to rehabilitate the stain not as a blemish, but as the sole testimony of an authentic presence in the world. To achieve this, postmodern critique, articulated through the tools of Derridean deconstruction and Foucauldian archaeology of power, will serve as the methodological framework. However, this approach must guard against the risk of absolute relativism that would dissolve Coleman Silk's tragedy into mere textual instability, omitting the visceral and carnal dimension of his fall. This study will ultimately be structured around two movements: first, the architecture of the purge, and second, the ontology of the trace and the failure of biographical virginity.

L'œuvre rothienne, et singulièrement *The Human Stain* (2000), s'érige comme le lieu d'une déhiscence ontologique où se diffractent les apories de la subjectivité postmoderne. Si l'exégèse traditionnelle s'est longuement appesantie sur les mécanismes du *passing* racial ou sur la dimension saturnienne de Nathan Zuckerman, une zone d'ombre subsiste quant à la dimension proprement éthique de cette aspiration à la limpidité qui, sous le couvert d'une justice immanente, confine au terrorisme sémiotique. Il convient, à cet effet, d'interroger la manière dont l'idéal d'une transparence absolue, cette hygiénisation du Logos, oblitère la complexité de l'être pour lui substituer un simulacre de pureté. Mieux, la quête de pureté dans l'Amérique postmoderne ne constitue-t-elle pas, paradoxalement, une obliteration de l'humain par la réduction du sujet à une épithète péremptoire ? Plus encore, dans quelle mesure la dialectique entre l'auto-invention souveraine de Coleman Silk et la pulsion de lustration collective révèle-t-elle l'échec d'une éthique postmoderne incapable de tolérer l'altérité de la trace ? Le présent travail se propose ainsi d'ausculter l'antinomie irréductible entre l'impulsion de catharsis sociétale, soit cette velléité de purger le corps social de toute scorie morale, et l'irréductibilité de la *tache*, entendue comme l'idiosyncrasie indélébile de l'exister. En vue d'apporter une réponse efficiente à cette interrogation, la présente exégèse ambitionne de décrypter le paradigme de la pureté comme outil de coercion au sein du récit, afin de réhabiliter la tache non comme une souillure, mais comme l'unique témoignage d'une présence authentique au monde. Pour parvenir à cette fin, la critique postmoderne, articulée aux outils de la déconstruction derridienne et de l'archéologie foucauldienne du pouvoir, servira de cadre méthodologique. Toutefois, cette approche doit se garder d'un risque de relativisme absolu qui dissoudrait la tragédie de Coleman Silk dans une simple instabilité textuelle, omettant la dimension viscérale et charnelle de sa chute. Cette étude s'articulera finalement selon deux mouvements : d'une part, l'architecture de la purge et, d'autre part, l'ontologie de la trace et l'échec de la virginité biographique.

| KEYWORDS

Lustration, Ontology, Idiosyncrasy, Panopticism, Dehiscence
Lustration, Ontologie, Idiosyncrasie, Panoptisme, Déhiscence

| ARTICLE INFORMATION

ACCEPTED: 11 February 2026

PUBLISHED: 19 March 2026

DOI: <https://doi.org/10.61424/ijah.v4i1.739>

1. Introduction

L'œuvre de Philip Roth, en son point de capiton que constitue *The Human Stain* (2000), s'érige comme le théâtre d'une collision métaphysique entre la souveraineté du sujet auto-engendré et la sédimentation implacable des structures de pouvoir postmodernes. Aborder l'éthique de la pureté au sein de cette réflexion critique impose de se confronter à une généalogie de la déconstruction et de la condition postmoderne, dont la diachronie permet de saisir l'érosion des certitudes modernes au profit d'un présentisme spatialisé.

Cette investigation s'adosse à une assise théorique dont le premier jalon est posé par Jean-François Lyotard (*La Condition postmoderne*, 1979), qui théorise l'obsolescence des métarécits, suivi des analyses de Jean Baudrillard (*Simulacres et Simulation*, 1981) sur l'effacement du réel par l'hyper-réel. Cette trajectoire se prolonge avec Fredric Jameson (*Postmodernism, or, the Cultural Logic of Late Capitalism*, 1991), soulignant la perte de profondeur historique, et s'achève sur les réflexions de Zygmunt Bauman (*Modernity and Ambivalence*, 1991) concernant la pulsion d'ordre et l'exclusion de l'altérité. Ces travaux permettent de comprendre comment Coleman Silk, par son acte de *passing*, tente de s'extraire d'une identité essentielle pour rejoindre une fluidité radicale.

Parallèlement, la méthode déconstructionniste, indispensable pour lire la *tache*, s'appuie sur le triptyque séminal de Jacques Derrida paru en 1967 (*De la grammatologie, L'écriture et la différence, La voix et le phénomène*). En y adjoignant *Spectres de Marx : L'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale* (1993), le critique appréhende la *tache* non comme un accident, mais comme une archi-trace hantologique : ce reste inassimilable qui précède et survit à toute tentative de lustration sémantique. Cette étude s'articule, par ailleurs, autour d'un dialogue méta-critique avec l'exégèse rothienne, s'établissant en résonance avec les travaux de Debra Shostak (*Philip Roth: Counterlives, Countertexts*, 2004) sur la métafiction comme éthique de la complexité, et les recherches de G. Neelakantan (2007) sur la dialectique entre secret et auto-invention. De surcroît, elle intègre les apports de Lydia Moland (« Grasping the "Raw I": Race and Tragedy in Philip Roth's *The Human Stain* », 2008) sur la dimension tragique de la race, ainsi que les méditations de Claudia Roth Pierpont (*Roth Unbound*, 2013) sur l'obsession de la survie face à la finitude.

Cette perspective est enrichie par des approches plus contemporaines qui interrogent la matérialité du sujet et du texte. Ainsi, Derek Parker Royal, dans « Plotting the Frames of Subjectivity: Identity, Death, and Narrative in Philip Roth's *The Human Stain* » (2006), cartographie les cadres de la subjectivité à l'intersection du récit et de la mort, tandis que Cristina Chevereşan, dans « Self-Erasure and Self-Construal in Philip Roth's *The Human Stain* » (2019), explore la tension paradoxale entre le désir d'effacement et la nécessité de construction identitaire. Dans une optique socio-économique, Banimansoor A.J.M. et L. Zhanga analysent, dans « Petrifying Impact of Capitalism in Philip Roth's *The Human Stain* » (2022), l'influence délétère du système marchand sur la psyché des personnages. Enfin, les travaux récents d'Ivana Čuljak, notamment « Power of Words In Philip Roth's *The Human Stain* » (2026), mettent en lumière le pouvoir performatif du langage dans la sédimentation de la faute.

Toutefois, si ces travaux éclairent avec acuité la mécanique textuelle, ils se heurtent à une limite aporétique : l'exégèse postmoderniste tend souvent à dissoudre la souffrance ontologique de Coleman Silk dans un pur jeu de signifiants, là où Roth maintient, avec une force brute, la tragédie de la finitude biologique et de la chair. Le problème se cristallise ainsi : la quête de pureté dans *The Human Stain* ne doit pas être interprétée comme une aspiration vers l'idéal, mais comme une pulsion de lustration visant à éradiquer la trace ; ce reste irréductible qui fait de l'homme un être de temporalité plutôt qu'un concept hygiénisé.

Dès lors, dans quelle mesure la dialectique entre la velléité de lustration langagière, exercée par un panoptisme social coercitif, et l'échec de la « virginité biographique » de Coleman Silk révèle-t-elle la faillite d'une éthique postmoderne qui, en prétendant libérer le sujet, finit par le forclore sous le poids d'un nouveau totalitarisme du signe ? Cette recherche se propose de scruter, sous le masque de la vertu institutionnelle, la violence d'une éthique de la transparence qui récuse tout droit à l'ambiguïté, afin de réhabiliter la *tache* comme l'ultime rempart éthique contre la déshumanisation par la pureté.

La méthodologie procède d'une herméneutique postmoderne, ancrée dans la déconstruction derridienne et l'archéologie du pouvoir, explorant comment la fiction devient le seul lieu d'une vérité qui se dérobe. La limite intrinsèque de cette méthode réside toutefois dans sa propre circularité : en déconstruisant les masques de Colson Silk, elle risque de ne substituer au sujet que d'autres masques scripturaux. Il s'agit donc de pratiquer une déconstruction attentive à la chair du texte pour éviter de réduire la détresse de l'individu à une simple instabilité linguistique.

En termes de structure, l'étude s'articule selon deux mouvements : « Architecture de la purge » et « Ontologie de la trace ». Le premier axe analyse de la coercition morale et de la lustration du *Logos* au sein du microcosme académique, envisagé comme simulacre de l'ordre puritain. Le second axe explore la finitude comme mode de résistance, où la *tache* s'affirme comme l'unique marque irréductible de l'altérité.

2. Architecture de la purge

L'analyse de la chute de l'être fictionnel Coleman Silk exige, en amont, une déconstruction des structures de pouvoir qui régissent l'espace du campus d'Athena, lequel s'érige en métaphore d'une société postmoderne obsédée par la lustration sémantique.

Cet axe démontre que le dispositif académique, loin d'être un sanctuaire de la pensée libre, fonctionne comme un panoptique moral au sens foucauldien, où la quête de pureté idéologique conduit à une oblitération de l'altérité et à une pénalisation systématique de l'ambiguïté linguistique. L'incident séminal du terme *spooks* ne saurait être interprété comme un simple malentendu ; il constitue la manifestation d'une rupture irréversible entre le signifiant et le signifié au sein d'un environnement saturé de surveillance. Dans le livre *Surveiller et punir*, Michel Foucault définit le panoptisme comme un mécanisme dont l'effet majeur est d'« [induire] chez le détenu un état conscient et permanent de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir » (Foucault, 1975, 234). Dans ce prolongement analytique, le microcosme d'Athena préfigure cette société disciplinaire où le regard diffus de l'institution se substitue à la main du bourreau, imposant une transparence radicale qui fige le sujet sous l'œil d'un pouvoir aussi invisible qu'omniprésent.

L'assujettissement de ce sujet de fiction au dispositif panoptique s'articule dès lors autour de trois pivots conceptuels : l'inversion de la visibilité, l'intériorisation de la norme et le terrorisme sémiotique. Ce personnage, dont la fonction de doyen incarnait initialement le regard souverain et ordonnateur, subit une chute ontologique dès l'énonciation des *spooks* en basculant dans un état de visibilité totale. Il devient l'objet d'une enquête spectrale où chaque strate de son existence et chaque inflexion de son langage sont scrutées par un comité invisible. Ce tribunal institutionnel ne cherche plus à comprendre l'intention du locuteur, mais à valider la conformité du signe, comme l'illustre cette confrontation entre la fidélité de Coleman Silk au dictionnaire et la rigidité de ses censeurs :

For the thousandth time: I said spooks because I mean spooks. My father was a saloon keeper, but he insisted on precision in my language, and I have kept the faith with him. Words have meanings [...]. Because if we look in the dictionary, what do we find as the first meaning of 'spooks'? The primary meaning. '1. *Informal*; a ghost; specter.' 'But Dean Silk, that is not the way it was taken. Let me read to you the second dictionary meaning.' 2. *Disparaging. A Negro*'. (*The Human Stain*, 84-85)

Parallèlement, le panoptisme n'exigeant pas de bourreau physique mais une surveillance mutuelle, les collègues de Coleman Silk le condamnent par un automatisme du pouvoir dicté par la peur de l'exposition. Ainsi, punir le personnage de Silk devient un acte de contrition publique visant à prouver leur propre conformité à la norme du politiquement correct. Enfin, fidèle à la fonction classificatoire du panoptique, l'institution réduit la complexité du sujet à une étiquette univoque, forclosée sous une épithète péremptoire de raciste ou de déviant. À cet égard, Patricia Antoszek souligne que

L'identité complexe de Coleman Silk, l'ambiguïté de ses motivations et l'ironie qui le voit devenir une victime de la politique raciale constituent, pour Roth, une tentative de remettre en question la signification de la

noirceur et de la blancheur, ainsi que l'ensemble du mode de raisonnement bipolaire et de perception de la réalité inhérent à la conscience américaine.¹ (Antoszek, 2016, 154)

Cette hygiénisation du sujet par le signe révèle la violence d'une éthique de la transparence qui, en refusant le droit à l'ambiguïté et en ignorant la hiérarchie sémantique du dictionnaire, transforme la parole en un tribunal permanent où la définition infamante devient l'unique vérité du sujet. À Athena, cette visibilité ne concerne plus seulement les corps, mais l'intégralité des énoncés produits. Lorsque Coleman Silk s'interroge sur l'absence de deux étudiants : « Does anyone know these people? Do they exist or are they spooks? » (*The Human Stain*, 6), il commet l'irréparable en mobilisant un signe dont la polyphonie est proscrite par la norme de pureté institutionnelle. Cette dérive sémantique déclenche une réaction immédiate de l'appareil de contrôle car, comme le suggère Jean-François Lyotard dans *La Condition postmoderne* (1979), le savoir et le langage sont désormais régis par des jeux de langage dont la règle cardinale est la performance et la traduisibilité :

On peut donc en tirer la prévision que tout ce qui dans le savoir constitué n'est pas ainsi traduisible sera délaissé, et que l'orientation des recherches nouvelles se subordonnera à la condition de traduisibilité des résultats éventuels en langage de machine. (Lyotard, 1979, 13-14)

En d'autres termes, le mot *spooks* est brutalement rabattu sur son acception raciale par une administration qui récuse l'équivoque, transformant une simple interrogation existentielle en un discours de haine (hate speech). Ce désir de pureté s'incarne dans une volonté farouche de nettoyer le langage de ses scories historiques, créant ainsi ce que Jean Baudrillard appelle un simulacre de vertu. Pour l'administration d'Athena, purger Coleman Silk revient à effectuer un rite de purification collective où l'on ne cherche nullement à établir la vérité de l'intention, mais à maintenir l'image, l'hyperréel, d'une institution immaculée. Dans cette perspective, la logique culturelle du capitalisme tardif analysée par Fredric Jameson (1991) met en lumière une disparition de la profondeur au profit de l'intensité des surfaces. Cette mutation systémique, Jameson la définit ainsi :

Ce que le mot 'tardif' communique en général c'est plutôt le sentiment que quelque chose a changé, [...] une transformation du monde vécu qui est, d'une manière ou d'une autre, décisive mais incomparable avec les anciennes convulsions de la modernisation [...], plus permanente précisément, parce que plus complète et plus omniprésente et pénétrante. (Jameson, 1991, 31)

En d'autres termes, l'épaisseur de la vie de Coleman Silk s'efface instantanément derrière la platitude bidimensionnelle du mot incriminé. L'individu s'évanouit au profit du signe. Mieux, Nathan Zuckerman, l'homme qui a passé sa vie à tenter d'intégrer l'université, observe désormais sa propre désintégration par celle-ci. Le texte rothien inscrit cette tragédie individuelle dans le cadre vaste de l'année 1998, marquée par l'affaire Clinton-Lewinsky, période que Zygmunt Bauman décrit comme la manifestation d'une modernité cherchant désespérément à se *resolidifier* autour de nouveaux tabous moraux. La pureté n'est plus ici une vertu éthique, mais une pulsion pathologique de dénonciation. L'éthique postmoderne recrée ainsi un nouveau grand récit : celui de la transparence absolue, où le secret de Coleman Silk et celui de Clinton sont perçus comme des *taches* insupportables. Or, cette exigence de visibilité totale constitue une forme de violence qui, en refusant l'ombre nécessaire à l'intériorité et au secret, finit par récuser l'humain lui-même.

De surcroît, le personnage de Delphine Roux incarne la pointe acérée de cette éthique de la lustration. Elle instrumentalise les outils de la déconstruction et de l'archéologie du pouvoir pour ériger un réquisitoire inquisitorial fondé sur le ressentiment. Sa haine pour Coleman Silk, cristallisée dans le message anonyme : « Everyone knows you're / sexually exploiting an / abused, illiterate / woman half / age » (*The Human Stain*, 38), illustre la dérive de la rumeur postmoderne : la vérité n'y est plus une adéquation aux faits, mais une construction sociale statistique. Dans cette optique, l'acharnement de Roux révèle une faille identitaire profonde ; comme le souligne Mabrouk Trabelsi dans son étude « Figures de l'altérité dans le roman de Philip Roth *The Human Stain* » :

¹ « The complex identity of Coleman Silk, the ambiguity of his motives, and the irony of his becoming a victim of racial politics is Roth's attempt to challenge the meaning of blackness and whiteness, as well as the whole bipolar way of reasoning and perceiving reality inherent in American consciousness » (Antoszek, 2016, 154).

En dépit de tous ses efforts pour être adoptée par le pays hôte, Delphine Roux sera toujours considérée comme une étrangère par la société américaine. Pour ses collègues, elle est et reste une émigrée française. Le fait qu'elle ne parvienne pas à trouver un mari américain illustre de façon symbolique qu'elle ne pourra même pas bénéficier de ce qui caractérise, en quelque sorte, la société américaine. (Trabelsi, 2021, 166)

L'axe de la lustration débouche ainsi sur l'impossibilité de la rédemption au sein d'un système binaire qui sature l'espace social. Coleman Silk apparaît alors comme la victime d'une théocratie séculière qui ne tolère aucune scorie du passé. Pourtant, la *tache* humaine constitue précisément le lieu de la résistance à cette déconstruction hygiéniste : « The human stain... we leave a stain, we leave a trail, we leave our imprint. Impurity, cruelty, abuse, error, excrement, semen – there's no other way to be here. [...] The stain that is there before its mark » (*The Human Stain*, 242). L'impureté, l'erreur et la chair s'affirment ici comme l'unique modalité d'une présence authentique au monde. Roth révèle, par ce biais, une éthique de la finitude qui s'oppose frontalement à la virginité aseptisée du campus d'Athena. L'éradication de la *tache*, sous couvert de vertu, entraîne nécessairement l'oblitération de la vie elle-même.

En somme, cette première étape a permis de mettre en lumière la manière dont *The Human Stain* dépeint la postmodernité comme une ère de surveillance sémantique exacerbée, où la chute de Coleman Silk résulte d'une machine institutionnelle ayant érigé la pureté en instrument de lustration sociale.

3. Ontologie de la trace et l'échec de la virginité biographique

Le second mouvement de cette étude se propose d'explorer la dimension proprement métaphysique du secret de Coleman Silk.

Son *passing* (passage) ne saurait être réduit à une simple contingence tactique ou à une ruse sociale ; il s'érige, avec une radicalité saisissante, en une quête d'absolue virginité biographique. Cette entreprise procède d'une volonté délibérée d'oblitération de l'archi-trace originelle, visant à affranchir l'individu de la sédimentation historique. Le désir de pureté chez Coleman Silk, cette ambition prométhéenne d'être son propre démiurge, se heurte inéluctablement à une finitude biologique et historique. Ce que la pensée postmoderne identifie sous le concept de hantologie, ou la persistance du spectre, vient ici contrecarrer l'illusion d'une autonomie radicale.

L'acte de Coleman Silk peut ainsi s'interpréter comme une mise en pratique paroxystique de l'existentialisme sartrien, toutefois dévoyé par la fluidité postmoderne : l'essence n'y est plus simplement précédée par l'existence, elle est subordonnée à une construction purement volontariste. En rompant les amarres avec sa lignée et en occultant sa généalogie afro-américaine, Silk aspire à une *tabula rasa* existentielle, un état de grâce ontologique où le sujet s'auto-engendre. Les travaux de Gilles Deleuze dans *Différence et répétition* (1968) apportent une lumière décisive à cette dialectique de l'effacement :

Répéter, c'est se comporter, mais par rapport à quelque chose d'unique ou de singulier, qui n'a pas de semblable ou d'équivalent. Et peut-être cette répétition comme conduite externe fait-elle écho pour son compte à une vibration plus secrète, à une répétition intérieure et plus profonde dans le singulier qui l'anime. (Deleuze, 1968, 7-8)

Cette volonté de se constituer au sein d'une répétition qui récuse l'origine pour n'exalter que la puissance du devenir trouve son acmé dans le refus viscéral de l'assignation. Le texte rothien cristallise cette ambition à travers des énoncés d'une force programmatique :

Then he went off to Washington and, in the first month, he was a nigger and nothing else and he was a negro and nothing else. No. No. He saw the fate awaiting him, and he wasn't having it. Grasped it intuitively and recoiled spontaneously. You can't let the big they impose its bigotry on you any more than you let the little they become a we and impose its ethics on you. Not the tyranny of the we and its we-talk and everything that the we wants to pile on your head. Never for him the tyranny of the we that is dying to suck you in, the coercive, inclusive, historical, inescapable moral we with insidious E pluribus unum. (*The Human Stain*, 108)

Dans cette logique, le *we* (le nous) n'est pas perçu comme une communauté d'appartenance, mais comme une instance coercitive de neutralisation de l'ipséité. Coleman Silk identifie, avec une lucidité quasi convulsive, le péril d'une réduction ontologique : celle d'être « nothing else », une simple catégorie taxinomique épuisée par le regard de l'Autre. Le « big they » (le On hégémonique) et le « little they » (le groupe d'appartenance) convergent ici dans une même structure oppressive : celle d'un nomos collectif qui prétend dicter l'éthique et la destinée du sujet. L'usage du terme *tyranny* souligne la dimension politique de cette claustration mémorielle. Silk récuse le *E pluribus unum*, cette alchimie sociale qui prétend fondre l'unité dans la multiplicité, n'y décelant qu'une insidieuse mécanique de dévoration.

Pour lui, l'intégration n'est qu'une forme d'entropie identitaire. Son refus s'affirme comme une réaction spontanée de l'être qui, pressentant son anéantissement sous le poids des déterminismes historiques et raciaux, choisit la sécession absolue. S'ériger en agent libre devient alors le versant individuel d'une quête de pureté quasi sacrée : une tentative d'accéder à l'aséité. Il s'agit d'un désir de n'être souillé par aucune détermination préalable. Cette démarche procède d'une volonté de préserver l'intégrité d'un moi souverain, affranchi de toute stature mémorielle ; le passé n'est plus envisagé comme une strate fondatrice, mais comme un lest dont l'oblitération conditionne la possibilité même d'un avenir.

Cependant, cette quête d'une virginité ontologique se heurte à l'aporie de ce que Jacques Derrida théorise, dans *Spectres de Marx* (1993), sous le concept de hantologie : la persistance irréductible de ce qui a été frappé de forclusion. Silk demeure paradoxalement hanté par la trace qu'il s'est évertué à effacer. Selon l'axiome derridien : « On ne peut pas ne pas devoir, on ne doit pas ne pas pouvoir compter avec eux [les esprits], qui sont plus d'un : le plus d'un » (Derrida, 1993, 18). Cette exigence de compter avec l'invisible trouve son paroxysme tragique dans la mise à mort symbolique de l'ascendance :

Coleman went over to East Orange to see his mother. [...] And she believes your parents are dead, Coleman. That's what you told her. [...]. You have no brother, you have no sister. There is no Ernestine. There is no Walt. [...] 'Mom,' you'll tell me, 'Ma, you come the railroad station in New York, and you sit on the bench in the waiting room [...] and I'll just walk them slowly by. And you know very well that I will be there. (*The Human Stain*, 136-137)

Cette scène fonctionne comme une déconstruction de la filiation par le langage. La répétition anaphorique du « There is no » n'est pas une simple dénégation, mais une incantation performative visant à convertir des êtres de chair en absences textuelles. Silk illustre ici le paradoxe de la blancheur envisagée comme métaphore d'une absence de tache. En voulant oblitérer sa noirceur, il s'aliène dans une vigilance panoptique. Sa vie est une survie hantée par le retour inéluctable de l'archi-trace, ce reste qui refuse de se laisser dissoudre dans l'idéal de la lustration.

Dans le même ordre d'idées, il convient d'interroger la figure de Faunia Farley comme le contre-point charnel et impur à l'abstraction intellectuelle de Silk. Là où Silk s'abîme dans une dématérialisation identitaire, Faunia incarne une éthique de la facticité brute. Elle sédimente ce que Julia Kristeva nomme l'abjection dans *Pouvoirs de l'horreur* (1980) :

Il y a, dans l'abjection, une de ces violences et obscures révoltes de l'être contre ce qui le menace et qui lui paraît venir d'un dehors ou d'un dedans exorbitant, jeté à côté du possible, du tolérable, du pensable. C'est là, tout près mais inassimilable. Ça sollicite, inquiète, fascine le désir qui pourtant ne se laisse pas séduire. (Kristeva, 1980, 9)

Faunia Farley est précisément cette figure de l'inassimilable. Elle embrasse la *tache* comme l'unique vérité de l'existence, habitant la matérialité de son corps et de ses traumatismes :

More of the untransformed unforeseen. [...] Take the hammer of Faunia to everything outlived, all the exalted justifications, and smash your way to freedom. Freedom from? From the stupid glory of being right From the ridiculous quest for significance. (*The Human Stain*, 170-171)

L'image du marteau de Faunia suggère une fonction iconoclaste qui brise les idoles de la respectabilité. Cette force est indissociable de sa géographie de bleus, de lait et de sperme, où les traumas sont des repères topographiques. Mieux encore, l'attirance de Silk pour Faunia atteint une dimension métaphysique : il cherche auprès d'elle une rédemption par la souillure, s'alliant à l'abject pour briser le miroir de la perfection blanche. Faunia est, selon les travaux de Mark Fisher (2009), la résistance de l'échec, la preuve vivante que la pureté est une fiction mortifère au sein d'une société cherchant à éliminer toute trace de défaillance.

En outre, l'échec de la virginité biographique se manifeste par l'impossibilité de sédimer un récit de soi souverain face à l'intrusion inéluctable de l'Autre, ici représenté par Nathan Zuckerman. Paul Ricœur, dans *Soi-même comme un autre* (1990), distingue l'identité *idem* (la mêmeté) de l'identité *ipse* (l'ipséité) : « On ne peut penser l'*idem* de la personne sans l'*ipse*, lors même que l'un recouvre l'autre. » (Ricœur, 1990, 147). Silk opère une scission entre ces deux pôles : il renie son identité *idem* pour exalter une ipséité absolue. Mais, cette autocréation se heurte à l'impossibilité d'une ipséité sans altérité. En s'isolant dans son secret, il vide son identité de sa substance relationnelle. La *tache* symbolise ce reste d'identité *idem* qui ne peut être dissous. Elle est la marque indélébile de la finitude humaine. Silk meurt de n'avoir pu raconter sa propre histoire, confirmant que le secret finit toujours par dévorer le sujet. En laissant à Zuckerman le soin de combler les lacunes (« I can only imagine what passed between them »), il devient une créature de fiction, une *tache* d'encre sur le papier d'un autre.

La métaphore du corbeau apprivoisé, Prince, symbolise cet échec. Giorgio Agamben, dans *The Open : Man and Animal*, explore cette zone d'indistinction entre l'homme et l'animal. Décryptant Heidegger, il écrit : « Heidegger fut peut-être le dernier philosophe à croire [...] que la machine anthropologique [...] pouvait encore produire de l'histoire et un destin pour un peuple »² (Agamben, 2004, 75). Explicitement, Silk est ce spook qui n'appartient plus à aucune catégorie. Sa pureté académique est pulvérisée par la trace sanglante d'un passé que l'Amérique n'a jamais fini de purger. La conclusion du roman sur l'image du pêcheur Les Farley au milieu de la glace scelle la victoire de l'impureté. Hannah Arendt souligne que l'action humaine est irréversible : « La rédemption possible de la situation d'irréversibilité [...] c'est la faculté de pardonner. Contre l'imprévisibilité [...] le remède se trouve dans la faculté de faire et de tenir des promesses » (Arendt, 1983, 340-341). À l'évidence, Coleman Silk a cru pouvoir inverser l'histoire, mais il est rattrapé par l'imprévisibilité de la haine. La *tache* humaine est définie comme l'empreinte nécessaire du passage sur terre : « The stain that is there before its mark is made... the stain that precedes existence » (*The Human Stain*, 242). Cette sentence finale renverse l'éthique de la lustration. La tragédie de Silk réside dans sa méconnaissance de la nature même de la trace. L'écriture rothienne propose une éthique du reste : l'homme est ce qui subsiste après que toutes les tentatives de purification ont échoué, ultime signature de l'humain face au néant du simulacre.

4. Conclusion

La présente investigation s'est assigné pour téléologie fondamentale l'élucidation des mécanismes de la catharsis sémiotique à l'œuvre dans *The Human Stain* rothien, en postulant que la dialectique de la pureté constitue le pivot d'une déconstruction du sujet contemporain. L'intérêt primordial était de démontrer comment le récit rothien s'articule comme une réponse esthétique à la crise des référentiels éthiques de la fin du XX^{ème} siècle.

L'analyse du premier axe a permis de révéler que le microcosme académique d'Athena ne constitue pas une simple toile de fond, mais un dispositif panoptique de surveillance lexicale. Elle a établi l'existence d'une transition paradigmatique où la faute n'est plus de nature morale ou intentionnelle, mais purement sémantique. L'avènement d'un totalitarisme de la transparence qui procède par lustration du Logos. Le second axe a, quant à lui, mis en exergue l'échec ontologique du *self-fashioning* rothien ; la tentative de Coleman Silk d'instaurer une virginité biographique se heurte à la persistance d'une archi-trace hantologique. Ceci confirme la thèse derridienne selon laquelle l'origine est toujours déjà infectée par la différence. Sur le plan sociologique, l'étude révèle la portée d'un

² « Heidegger fut peut-être le dernier philosophe à croire [...] que la machine anthropologique [...] pouvait encore produire de l'histoire et un destin pour un peuple Heidegger was perhaps the last philosopher to believe [...] that the anthropological machine, [...] could still produce history and destiny for a people » (Agamben, 2004, 75).

puritanisme liquide qui sature l'espace culturel américain, tandis que sur le plan littéraire, elle confirme la capacité du roman à fonctionner comme un contre-dispositif critique capable de restaurer la densité de l'humain face à la platitude du simulacre.

Comme il apparaît, l'emploi de la critique postmoderne combinée à la méthode déconstructionniste derridienne a permis de décrypter les dichotomies binaires (pur/impur, blanc/noir, secret/aveu) et de révéler les zones d'indistinction où s'élabore la vérité du sujet. Cette approche a examiné la *tache* non pas comme un simple motif thématique, mais comme un opérateur épistémologique signifiant l'impossibilité d'une présence pleine. Toutefois, en s'inscrivant dans un paradigme postmoderne, cette méthode risque de verser dans un relativisme herméneutique qui évacue la dimension tragique et l'ancrage matériel de l'existence. La déconstruction, par son obsession pour le glissement sémantique, peut occulter la pesanteur de la condition biologique et la violence brute des rapports de force sociaux que le texte rothien, dans une veine néo-réaliste, s'attache pourtant à maintenir.

Dès lors, la présente exégèse ouvre des perspectives prospectives d'une importance cruciale pour la recherche universitaire. Il conviendrait, dans des travaux ultérieurs, d'interroger la fonction du silence comme ultime stratégie de résistance à l'injonction de transparence. Une autre piste féconde résiderait dans une approche géocritique de la frontière entre le campus (espace de la norme) et la forêt (espace de l'entropie et de Les Farley. Enfin, l'exploration de la dimension thanatologique de la pureté mériterait d'être approfondie.

Références

- [1] Agamben, G. (2004). *The Open : Man and Animal*. Stanford University Press.
- [2] Antoszek, P. (2016). The Phantom in American Arcadia: Rethinking Race in Philip Roth's *The Human Stain*, *zeszyt, 11*, 149-15. <http://dx.doi.org/10.18290/rh.2016.64.11-9>
- [3] Arendt, H. (1983). *Condition de l'homme moderne* (G. Durand, Trad.). Calmann-Lévy.
- [4] Banimansoor, A.J.M. & Zhanga, L. (2022), Petrifying Impact of Capitalism in Philip Roth's *The Human Stain*, *International Journal of Research in Social Sciences & Humanities*, vol. 12, iss. 2;119-128. DOI: <http://doi.org/10.37648/ijrssh.v12i02.007>
- [5] Baudrillard, J. (1981). *Simulacres et Simulation*. Galilée.
- [6] Bauman, Z. (1991). *Modernity and Ambivalence*. Polity Press.
- [7] Chevereşan, C. (2019). Self-Erasure and Self-Construal in Philip Roth's *The Human Stain*, *B.A.S.* vol. XXV, 173-180.
- [8] Čuljak, I. (2026). Power of Words in Philip Roth's *The Human Stain* (2000), *Journal of Folia Linguistica Et Litteraria - Journal of Language and Literary Studies*, 25-39. DOI: 10.31902/fli.53.2026.2
- [9] Deleuze, G. (1968). *Différence et répétition*. Presses Universitaires de France.
- [10] Derrida, J. (1967). *De la grammatologie*. Éditions de Minuit.
- [11] Derrida, J. (1967b). *L'écriture et la différence*. Éditions de Minuit.
- [12] Derrida, J. (1993). *Spectres de Marx : L'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*. Galilée.
- [13] Dumas, F. (2009). L'Étrange cas de Coleman Silk, le Jewbird de *The Human Stain* de Philip Roth, *Revue LISA/LISA e-journal*, VII, n°2, 24-40. <http://journals.openedition.org/lisa/236>
- [14] Fisher, M. (2009). *Capitalist Realism: Is there no Alternative?*. Zero Books.
- [15] Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir : Naissance de la prison*. Éditions Gallimard.
- [16] Han, B.-C. (2012). *La Société de la transparence* (O. Mannoni, Trad.). Presses Universitaires de France.
- [17] Jameson, F. (1991). *Postmodernism, or, the Cultural Logic of Late Capitalism*. Duke University Press.
- [18] Kristeva, J. (1980). *Pouvoirs de l'horreur : Essai sur l'abjection*. Éditions du Seuil.
- [19] Lyotard, J.-F. (1979). *La Condition postmoderne : Rapport sur le savoir*. Éditions de Minuit.
- [20] Moland, L. (2008). Grasping the "Raw I": Race and Tragedy in Philip Roth's *The Human Stain*. *Expositions*, 2(2), 189-211. DOI:10.1558/expo.v2i2.189
- [21] Neelakantan, G. (2007). Secrecy and Self-Invention: Philip Roth's Postmodern Identity in *The Human Stain*. *International Fiction Review*, 34(1), 27-39. <https://journals.lib.unb.ca/index.php/IFR/article/view/4223>
- [22] Pierpont, C. R. (2013). *Roth Unbound: A Writer and His Books*. Farrar, Straus and Giroux.
- [23] Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Éditions du Seuil.
- [24] Roth, P. (2000). *The Human Stain*. Houghton Mifflin.
- [25] Shostak, D. (2004). *Philip Roth: Counterlives, Countertexts*. University of Pennsylvania Press.